

dans toute la terre et le mépris des nations ! A quoi attribuer la cause d'un phénomène qui est unique dans l'histoire ancienne et moderne ? Notre raison s'égaré et se perd si elle ne consulte que ses propres lumières ; mais tout s'éclaircit aux yeux de la foi. Le Seigneur avait prédit par la bouche des prophètes ce grand événement qui nous étonne ; les oracles devaient s'accomplir jusqu'à la lettre, et ils s'accomplissent au milieu de nous pour notre instruction. Il fallait que le peuple juif préparât les voies à la venue du Christ : ce Christ, l'espérance d'Israël, le désir des nations, est venu dans la plénitude des temps ; enfin tout est accompli : *Et il n'y a point de salut en aucun autre que dans ce Messie ; il n'y a point d'autre nom sous le ciel qui ait été donné aux hommes, par lequel nous devons être sauvés* (Act. IV, 12). Jésus-Christ a établi une religion qui ne périra point, et dont la religion judaïque était la base et le fondement. Ainsi le peuple juif a dû d'abord subsister en corps de nation, selon les desseins d'une providence infiniment sage, pour annoncer l'établissement d'un nouveau culte qui ferait à l'Être suprême de véritables adorateurs, et pour constater à la face de tout l'univers son zèle, sa fidélité à conserver le dépôt de ses anciens écrits, qui sont nos titres les plus sacrés de ce même culte.

Le peuple juif devait être rejeté ; il doit cependant subsister, parce que Moïse et les prophètes l'ont ainsi prédit ; mais sa dispersion dans toute la terre et le mépris où il est sont une preuve manifeste qu'il a méconnu le Messie et démontrent la vérité de la religion chrétienne, ainsi que la divinité et l'inspiration

Seconde partie.

OBJET ET PLAN DES CONSIDÉRATIONS CRITIQUES DE L'AUTEUR.

L'avant-propos mis à la tête de ces Considérations annonce suffisamment nos vues. Dans un siècle où le libertinage d'esprit est poussé à des excès sans bornes, nous ne saurions trop revenir sur les vestiges sacrés de nos pères, ni trop rappeler les principes certains et incontestables qui ont guidé leurs pas dans la connaissance et la science de la vérité.

Nos travaux, fussent-ils sans succès, réclament du moins contre l'erreur et pour la vérité outragée dans une foule d'écrits de mensonges et de ténèbres. C'est à cette fin que nous avons consacré la première partie de notre discours préliminaire. Il est vrai que nous n'y avons fait qu'ébaucher le tableau si connu des principes primordiaux de la religion ; en renvoyant toutefois de temps en temps à de bons ouvrages où ces mêmes vérités sont savamment approfondies, nous avons suppléé en quelque façon au vide presque immense que laisse un sujet de tant d'intérêt et traité si rapidement.

des Écriteurs. Ce n'a donc point été par la volonté des hommes que les prophéties nous ont été apportées, moi s'a été par le mouvement du Saint-Esprit que les saints hommes de Dieu ont parlé (II Petr. I, 21).

Que l'impie cesse d'insulter d'un ton superbe et dédaigneux à ces monuments respectables de notre foi. Les attaques qu'il ne cesse de livrer au sacré dépôt d'une religion auguste qui présente des vérités éternelles et des intérêts si grands annoncent de nouvelles victoires. Quel est donc l'espoir frivole de ces hommes audacieux ? Croient-ils pouvoir anéantir par leurs ouvrages passagers, aliments frivoles d'un cœur libertin, les titres primordiaux de la révélation et cette religion même ? Ces monuments de notre croyance ont toujours tenu trop intimement à la religion sainte, pour que la divine Providence eût jamais permis qu'ils vissent à périr ou à contracter la moindre altération essentielle. Nous avons encore les mêmes lois, les mêmes miracles, les mêmes prédictions, la même suite d'histoire, le même corps de doctrine, que Dieu révéla anciennement à nos pères. Rien ne s'est perdu ni égaré.

Comme nos quatre mémoires touchant l'intégrité et la pureté du texte original des Écritures de l'Ancien Testament roulent tous sur cette importante matière, indiquons en peu de mots la marche que nous y avons tenue, pour montrer par quelle voie le Seigneur a daigné nous transmettre le sacré dépôt des saints oracles, le fondement de l'espérance chrétienne. Cette discussion intéressante ajoute un nouveau degré de force à la preuve de la vérité et de l'authenticité de nos divines Écritures.

Il nous reste une tâche non moins importante à remplir ; c'est de défendre l'intégrité et la pureté des saints oracles contre les hypothèses d'une critique contentieuse et téméraire.

Rien sans doute n'intéresse autant la religion que le dépôt inviolable du corps entier des divines Écritures. L'intégrité des textes primitifs grec et hébreu est une liaison intime avec les vérités révélées sous l'une et l'autre dispensation. Sans le secours des livres du Nouveau Testament, une infinité de passages de la loi et des prophètes demeureraient dans une obscurité impénétrable. A l'aide des livres évangéliques, tout devient clair et intelligible. En un mot, les écrits des deux alliances se prêtent une lumière réciproque, parce qu'il y a entre les uns et les autres un rapport essentiel.

Mais si le dépôt des livres saints du Nouveau Testament était nécessaire, parce que le Dieu de vérité a su les défendre contre les entreprises des hommes, la

même sagesse éternelle n'a pas été moins attentive à la conservation des écrits de l'ancienne alliance, sur laquelle portent entièrement ceux de la nouvelle. Il est incontestable qu'il y a eu de vrais oracles émanés de Dieu annoncés au genre humain ; ne craignons donc point que les efforts de la malice des hommes aient jamais été capables de donner la moindre atteinte aux monuments primordiaux de notre culte.

Comme l'incrédulité se couvre du manteau de la critique pour détruire l'autorité et la vérité des oracles de l'Ancien Testament, et qu'elle ose s'autoriser des systèmes de nos plus habiles littérateurs touchant l'état actuel d'intégrité et de pureté de notre texte primitif hébreu, nous avons cru devoir ramener toutes nos considérations à un objet d'une si grande importance.

Persuadés que les diversités de leçons bien appréciées deviennent elles-mêmes un argument invincible de l'intégrité de nos Écritures de l'Ancien Testament, nous partons d'abord de la nécessité de ne point perdre de vue le projet de la nouvelle édition, annoncé dans le titre de notre ouvrage.

De l'inspection de notre texte hébreu imprimé, conféré avec les manuscrits hébreux connus et avec les anciennes versions grecques, latines et orientales, il doit résulter un fait très-intéressant pour la religion : c'est d'assurer, par des monuments d'une autorité irrégable, à nos divines Écritures de l'Ancien Testament leur intégrité et leur pureté essentielles contre les vaines attaques de l'incrédulité et les téméraires assertions des faux critiques.

Cette considération nous mène naturellement à donner à M. Benjamin Kennicott, savant anglais, les éloges qu'il a si bien mérités par ses travaux et ses recherches sur les manuscrits hébreux ; mais nous nous élevons avec force contre tous ces ouvrages libertins que l'incrédulité ne cesse d'enfanter pour anéantir l'autorité et la vérité des livres sacrés. Nous n'épargnons point aussi ceux des critiques hardis et présomptueux, lesquels, à force de vouloir tout analyser, tout discuter, tout sonder, ont tenté d'obscurcir, d'ébranler, d'anéantir même des vérités importantes, en répandant des doutes licencieux sur l'authenticité et l'intégrité de plusieurs endroits remarquables du texte primitif des divines Écritures.

Pour remplir toute l'étendue de notre plan, nous divisons l'ouvrage en quatre grandes époques, qui forment autant de mémoires distincts.

Dans le premier mémoire, nous nous occupons d'abord de quelques considérations générales dont la vérité soit généralement reconnue, afin de prévenir une foule d'objections qui ont donné lieu à différentes hypothèses embrassées par quelques prétendus critiques. De là nous passons à montrer que le texte hébreu s'est conservé dans toute son intégrité, du moins essentielle, sous l'économie mosaïque.

Le second mémoire roule sur le même sujet depuis la venue de Jésus-Christ jusqu'au temps d'Origène. Jamais matière n'ouvrit un plus vaste champ à la cri-

tique sacrée que ce qui fait l'objet de ce volume. Il est terminé par une lettre de M. Jacques Jonas Bjornstahl, savant Suédois, de l'Académie royale d'Upsal, correspondant de celle des inscriptions et belles-lettres de Paris, touchant la version arabe des cinq livres de Moïse, et qui se trouve dans le Pentateuque tritiple samaritain, manuscrit de la bibliothèque Barberini, à l'auteur de ces Considérations sur l'intégrité du texte hébreu.

La troisième époque, ou troisième mémoire, comprend la période des temps qui se sont écoulés depuis Origène jusqu'au seizième siècle de l'Église. Nous y suivons les travaux des chrétiens sur les textes originaux de nos livres saints. Ces travaux forment une chaîne de tradition, laquelle remonte jusqu'aux temps des apôtres, embrasse aussi cette même suite de siècles qui font l'objet de nos recherches, et présente la vérité hébraïque toujours respectée par tout ce qu'il y eut de savants et de grands hommes dans l'Église de Jésus-Christ.

Nous venons ensuite aux avantages que la religion et les bonnes études ont retirés de tous ces travaux. Les siècles mêmes les plus obscurs nous fournissent des preuves lumineuses pour constater la pureté et l'intégrité du texte primitif hébreu. Comme nous n'avions traité que rapidement ce qui concerne les Juifs pendant les premier, deuxième et troisième siècles de l'ère chrétienne, nous employons une longue section à cet article. Nous nous arrêtons ici pour justifier l'intégrité et la pureté des Écritures hébraïques par les travaux des Juifs depuis l'époque de la ruine de Jérusalem jusqu'à notre temps. Nous suivons cette infortunée nation dans ses malheurs comme dans ses études ; tout nous offre des preuves non équivoques de la fidélité et du zèle de ce peuple à conserver le dépôt de ses titres dans son intégrité ; enfin, nous ne négligeons rien ici de ce qui tient à la philologie hébraïque et de tout ce qui peut répandre quelque trait de lumière sur notre sujet.

Nous reprenons sous notre quatrième époque les travaux des chrétiens. Nous passons ensuite aux disputes littéraires qui sont survenues touchant le même objet parmi les principaux critiques des dix-septième et dix-huitième siècles. Dans ce quatrième mémoire, nous apprécions les travaux des modernes ; nous montrons en même temps les avantages que la religion et les lettres en ont retirés ; nous faisons voir aussi, et c'est sur quoi nous ne manquons pas d'insister fortement, que tous ces travaux, comme les disputes qu'ils ont occasionnées, concourent évidemment à constater l'intégrité ainsi que l'authenticité de nos titres primitifs de la révélation, quels qu'aient été d'ailleurs les écarts des critiques.

Nous montrons de plus que l'incrédulité et le libéralisme ne sauraient profiter de ces sortes de disputes pour appuyer leurs doutes sur la pureté et la vérité de nos écrits sacrés.

Toute cette discussion critique sert comme de préambule pour en venir à la nouvelle édition annon-

écrite dans le titre de l'ouvrage, et pour mieux apprécier les recherches de M. Benjamin Kennicott. Nous comblons d'éloges les vues de ce littérateur anglais; nous desirons dans son plan; nous n'en déguisons ni les avantages ni les défauts, et nous faisons envisager ce projet toujours dépendamment de ce que la religion et les lettres peuvent s'en promettre.

De quelque manière même que la nouvelle édition que le savant M. Kennicott nous prépare du texte hébreu soit exécutée, nous montrons que la vérité hébraïque n'a rien à craindre; au contraire, nous jugeons absolument nécessaire, pour l'honneur de la religion et l'intérêt des lettres, qu'une collection de cette nature se fasse bientôt. Il ne s'agit que de vérifier un fait par la collation des manuscrits hébreux connus, entreprise dont l'exécution va mettre le dernier sceau d'authenticité et d'intégrité aux titres primordiaux de la révélation.

Quelle époque même plus glorieuse aux lettres qu'une telle édition! Qu'on nous permette de répéter ici ce que nous avons déjà dit à ce sujet dans notre quatrième mémoire. Oui, tous ces trésors littéraires qui ont heureusement échappé au laps des siècles; tous ces manuscrits hébreux, semblables à ces feuilles légères que le temps emporte et dévore, que l'ignorance foule aux pieds, que la négligence abandonne aux vers et à la poussière; tous ces trésors peuvent périr désormais, s'il est permis de le dire. Cette perte, toute grande qu'elle serait, se trouverait réparée par l'édition qu'on vient d'annoncer. En produisant au grand jour des richesses que la typographie rendrait à jamais durables et stables, la nouvelle édition suppléerait à la perte qui les attend tôt ou tard; elle les mettrait à l'abri des injures du temps et du caprice des hommes.

Nous terminons nos Considérations par quelques règles au sujet des variantes; règles qu'on ne doit jamais perdre de vue, quand on traite une matière dont l'objet est de la dernière importance: elles sont comme le résultat de nos différentes remarques répandues dans nos mémoires.

En avançant dans la carrière, nous avons senti toute la difficulté de l'entreprise, et combien elle était au-dessus de nos forces; mais le sort en était joint. Dans un sujet si varié et même si vaste, où il nous a fallu annoncer des travaux de toute espèce, relatifs aux livres saints et à la conservation de ces titres primitifs de la révélation, ramener à ce but principal une infinité de questions concernant la critique sacrée, il ne serait pas surprenant que nos Considérations se ressentissent de la faiblesse humaine.

Ce qui tient aux anciennes versions grecque, la tine et orientale, ce qui concerne la partie des variantes et les travaux entrepris en divers temps par les Juifs et les chrétiens sur le texte primitif des divines Ecritures; tout cela, dis-je, n'est aussi qu'une espèce de plan un peu développé, qui demanderait une plus ample exécution.

Tout abondantes que sont encore nos notes et nos

citations, relativement à ces divers objets, ainsi qu'à bien d'autres, il s'en faut bien que ces notes épuisent la matière, et que ces citations renferment tous ceux des auteurs qui l'ont approfondie avec plus ou moins d'étendue (1). En nous bornant même aux principaux

(1) Qu'il nous soit permis de donner deux ou trois exemples de ces omissions que nous n'avons pu prévoir, faute d'avoir eu tous les secours nécessaires à notre entreprise.

Puisque notre objet est de répandre plus de jour sur les matières discutées dans nos notes, et de venger, lorsque l'occasion s'en présente, quelques passages de l'Écriture contre les vaines attaques de l'incrédulité, ajoutez aux auteurs que nous avons cités, au sujet de la fertilité de la terre de la Palestine, David Millius, *Dissertatio de terra Chanaan*, § 66, seqq. inter ejusd. *Dissertationes selectas, varia sacrarum litterarum et antiquitatis orientalis capita, exponentes et illustrantes, curis secundis novis dissertationibus, orationibus, et miscellanis orientalibus auctae Lugduni Batav. 1745. Dissert. II, pag. 474, seqq.*

Il est un point important touchant les précédents mémoires dont on a supposé que Moïse s'en est servi pour composer la Genèse; cette hypothèse, que nous combattons avec force dans un autre endroit, peut avoir de dangereuses conséquences. Le savant M. Bjornstahl, qui nous honore de son amitié, nous a communiqué la première partie de la dissertation qu'il a publiée là-dessus, et dans laquelle il a minutieusement toute la futilité de cette hypothèse. *Animadversiones in conjecturas monymii de transcriptis a Moïse commentariis*, part. I., A. 1761. Upsalis, in-4°, pag. 28. Voyez aussi la *Dissertation sur la Genèse*, où l'on examine s'il est vrai qu'elle ne soit qu'une compilation de mémoires plus anciens que Moïse, comme quelques uns le prétendent, insérée dans la nouvelle édition de la sainte Bible, Avignon, 1768, tom. I, pag. 286-350.

Ce qui concerne la version des LXX interprètes, et en particulier l'origine des diversités de leçons entre cette ancienne traduction et le texte hébreu, est un autre objet essentiel, dont nous nous occupons beaucoup dans notre deuxième mémoire. Nous avons fait mention dans les notes de cet ouvrage, de quelques auteurs qui ont cru que les LXX avaient traduit leur Pentateuque sur le texte hébreu samaritan. M. Hassencamp, savant Allemand, qui a attaqué les Remarques critiques de M. Kennicott sur *S. Samuel*, chap. VI, vers. 19, a suivi la même hypothèse dans une autre dissertation. Mais ce sentiment me paraît absolument dénué de preuves suffisantes. Le reste, ce savant explique le verset en question du 1^{er} livre des Rois, par: *Et percussit quintum ex mille הַכִּיבִּי כַחֲמֵי* au lieu de *כַּחֲמֵי אֶלֶף הַכִּיבִּי*, *quinquaginta milia*, comme porte notre texte hébreu imprimé; de sorte que les Bethsamesites, puis de mort à cette occasion pour avoir regardé l'arche du Seigneur avec trop de curiosité n'auraient été qu'un nombre de soixante-dix, ainsi qu'il suit dans le texte. Cette explication est ingénieuse; il régné même beaucoup d'érudition dans le livre de M. Hassencamp contre M. Kennicott; elle suppose toutefois que notre texte imprimé est fautif.

Le docte Bochart (*Hierozoicon*, part. I, lib. II, cap. 56, oper. tom. II, edit. Londin. 1712, col. 570, seq.) avait déjà expliqué ce passage de la même façon; mais avec cette différence qu'il conserva le texte hébreu tel qu'il est, en y ajoutant simplement la particule *de*. Sa manière de rendre ce passage, loin d'être aussi bizarre que le dit M. Kennicott (*loc. cit.*, pag. 11), est conforme au génie de la langue hébraïque. Bochart ne fait ici, comme l'observe un habile commentateur, que ce que font unanimement

autres, nous nous sommes aperçus après l'impression de notre ouvrage, que nous en avons passé sous

tous les interprètes dans un grand nombre de passages. Consultez, par exemple, *Exod.*, XIX, 12; XXXVI, 8, 19, 54, 55; *Josué*, X, 15; *1^{er} Livre des Rois*, XXII, 24; *IV^e livre des Rois*, XVII, 24. Il est vrai qu'il renverse l'ordre des paroles du texte, en disant *soixante et dix hommes*; savoir *cinquante de mille*, au lieu de *lire cinquante mille, soixante et dix*. Mais il prouve fort bien, d'après S. Jérôme, que les Hébreux commencent toujours par le plus petit nombre quand ils expriment une somme totale. Voyez M. Châis sur cet endroit de Samuel, tom. V, première partie de la sainte Bible, avec un commentaire littéral, etc., pag. 51.

Le commun des interprètes juifs rendent raison de ce passage d'une manière qui sauve entièrement la leçon reçue. Ils pensent que pendant tout le temps de la guerre que les Hébreux eurent à soutenir contre les Philistins, il mourut en tout cinquante mille et soixante-dix hommes, y compris ceux de Bethsames, que le Seigneur châta alors par un juste jugement.

Nous produisons ces sortes d'explications uniquement pour faire voir que, sans recourir à celle qu'en a donnée M. Kennicott (*loc. cit.*), toute digne qu'elle est de l'attention des savants, nous ne sommes point embarrassés pour trouver de bonnes réponses aux raileries indécentes que les incrédules font de ce passage.

M. Fischer, professeur à Leipsick, connu par quelques ouvrages d'érudition, analogues aux anciennes versions grecques et à d'autres matières philologiques, fit imprimer l'année dernière une dissertation qui a pour titre *De Versionibus greecis Veteris Testamenti, litterarum hebraicarum magistra*, in-8°. Il y a peu d'années qu'il avait publié les deux premières parties de cette dissertation qu'on trouve annoncée dans une gazette littéraire, imprimée en allemand, à Leipsick, et où il y en a une analyse datée du 5 de juin 1771, num. 44, pag. 348 et suiv.

L'auteur présente d'abord quelques vues sur l'usage qu'on peut faire de ces versions relativement à l'état actuel où se trouve notre texte hébreu; et dans cette troisième partie de sa dissertation, qui est une espèce de discours prononcé à Leipsick le 18 avril 1771, il montre leur utilité toujours dépendamment du même objet. Il parle de la nature de ces versions sans en dénigrer les défauts; il pose des règles pour en apprécier les leçons, et en produit des exemples qu'il rapproche de la leçon de notre texte primitif hébreu. Nous sommes fâchés de n'avoir connu que trop tard l'analyse de cette pièce pleine d'érudition; nous n'aurions pas manqué d'en faire usage. De la manière que M. Fischer traite son sujet, on voit qu'il entre, à plusieurs égards, dans les vues de M. Kennicott.

Forcés de nous borner, nous indiquerons simplement quelques autres travaux venus à notre connaissance.

Dans la même gazette, num. 49, pag. 445 et suiv., il y a encore une annonce d'un ouvrage que nous aurions souhaité d'avoir sous nos yeux pour être en état d'en sentir le mérite: *Commentario critica sistens duorum codicum manuscriptorum biblia hebraica continentium, qui Regiomonti Borussorum asservantur praesentissimorum notitiam cum praecipuarum variorum lectioum ex utroque codice excerptarum synloge*. Auctore D. Theod. Christ. Lichtenhal, sac. theoloz. in acad. Regiomont. profess. ord., etc., in-8°, 1770.

Ce que le journaliste dit de cet ouvrage prètient beaucoup en faveur des recherches de M. Lichtenhal. Ce savant croit ses deux manuscrits assez anciens et d'un grand prix; il les décrit d'une manière qui peut servir de modèle à ceux des littérateurs qui con-

silence quelques-uns qui se sont distingués dans ce genre de littérature; mais un écrivain ne peut ni tout

sacerer leurs travaux à ce genre d'étude. Tel est l'objet de la première partie de son ouvrage; dans la deuxième, il produit des diversités de leçons tirées des deux manuscrits hébreux; il ne s'arrête pas à en donner une simple liste, il les collationne de plus avec les anciennes versions, et tâche de fixer la valeur de ces variantes. Cet ouvrage rentre encore dans les vues de M. Kennicott.

Voici un autre ouvrage que je ne connais que par une simple annonce: *De cura quam praesens textus hebraei conditio requirit dissertatio*, auctore Gottfried Less, sac. theol. prof. pub. extrard. in gymnasio genavensi, in-8°, pag. 112. Voyez *Estratto della Letteratura europea per l'anno 1776*. Yverdon, tom. I, Nouvelle literature di Italia, pag. 219.

Venons à d'autres savants de ce siècle qui ont donné quelque chose sur le même sujet, et desquels nous n'avons pu parler dans notre quatrième mémoire.

1^o Feu M. Merrick, Anglais, a inséré dans son Commentaire sur les Psaumes plusieurs variantes qui lui avait communiqués M. Kennicott. 2^o Il y en a quelques-unes dans la seconde édition de l'ouvrage latin de Robert Lowth, évêque d'Osford, sur la poésie sacrée des Hébreux. 3^o A la fin des dissertations de M. Kennicott sur l'état du texte hébreu, traduites en latin par M. Teller, il y en a d'autres tirées des manuscrits que M. Vogel consulta à Helmstadt, ville du duché de Brunswick. Ce même savant a entrepris de fixer la valeur de ces variantes dans quelques dissertations qu'il a données ensuite au public. 4^o M. Ruckersfelder en avait publié quelques-unes, d'après un manuscrit de Deventer, ville des Pays-Bas. 5^o M. Michaëlis fait beaucoup de cas d'un manuscrit de Cassel, qu'il a collationné, et dont il parle souvent dans ses notes critiques sur les psaumes XVI, XL et CX, de même que dans sa traduction allemande de l'Ancien Testament. 6^o M. Nagel, savant d'Altorf en Suisse, qui a écrit deux dissertations sur les manuscrits hébreux conservés à Nuremberg, parle avantageusement des diversités de leçons qu'il y a trouvées.

M. son fils en a tiré d'autres d'un vieux parchemin qui servait de couverture à un livre. 7^o M. Tychsel, autre savant de Butzow en Basse-Saxe, en a publié aussi d'autres un ancien manuscrit contenant les commentaires de R. Salomon Jarchi, M. Bahrt, que l'on dit s'occuper d'un autre ouvrage sur la même matière, a beaucoup contribué à augmenter ce recueil de M. Tychsel. Celui-ci est le même savant qui a écrit contre les variantes proposées par M. Kennicott et auquel M. Bruns a répondu dans une gazette littéraire imprimée à Léna. 8^o M. Scholze en appelle souvent aux manuscrits conservés à B-rin, dans quelques diversités de leçons dont il a fait part au public, et qu'il avait trouvées dans la bible hébraïque imprimée à Bresce en 1494. 9^o M. Oberlin, bibliothécaire à Strasbourg, a inséré dans ses *Miscellanea littearia, maximam partem argentinensia*, un petit essai de variantes tirées des manuscrits de la même ville, et qu'il a envoyés en Angleterre. 10^o M. Störke en a donné encore dans sa *Syll'ge dissertationum critica-rum*. 11^o M. Kennicott a entre ses mains d'autres variantes prises des manuscrits d'Erfford, desquels Jean Henri Michaëlis s'était servi pour son édition de la bible hébraïque, dont nous avons parlé dans notre quatrième mémoire; variantes que Michaëlis jugea peu dignes d'occuper une place dans la même édition.

12^o Mais l'édition n'avait renfermés plus de variantes que celle de la bible hébraïque imprimée à Munster en 1742-1744, en 2 vol. de gros format in-4°, avec un commentaire sous le titre de *חֲבֵרֵי יְהוָה, Olatia Muneris*, dont feu Jedidja Sehelomo Minorzi est auteur. Ce Juif, qui consulta toutes les éditions, ainsi

lire ni tout voir par lui-même; et quelques recherches qu'il fasse, combien d'ouvrages n'échappent pas à sa connaissance, qui lui auraient fourni d'importantes remarques?

Nous présentons souvent des preuves auxquelles nous ne nous arrêtons qu'en passant, pour ne point trop nous appesantir. Comme nous avons senti que plusieurs de ces preuves devenaient faibles si elles n'étaient d'ailleurs étayées par d'autres secondaires, nous avons renvoyé celles-ci dans des notes, où l'on trouvera plus de développement.

Nos recherches offrent certains points de critique, discutés dans les notes, et qu'on regardera d'abord comme des hors-d'œuvre: ces sortes de remarques embrassent même une partie considérable de nos mémoires. Celle par exemple que nous faisons au sujet de quelques anciens livres religieux, paraîtra isolée en quelque façon; cependant elle tient étroitement à nos preuves, puisqu'elle les fortifie, et la conséquence à laquelle cette remarque nous mène en est le dénoûment.

Par la même raison, on trouvera bien des questions intéressantes, qui auraient trop coupé la suite du discours s'il eût fallu les discuter dans le texte, où elles venaient naturellement. Peut-être par là fatiguons nous plus l'attention du lecteur que nous ne l'aïdons; mais nous avons prévu aussi qu'en adoptant une tout autre méthode, nous aurions laissé un vide presque impossible à remplir dans l'ordre de nos preuves.

Un objet qui nous a paru mériter notre attention, c'est de citer exactement les auteurs qui ont donné des vues sur les différentes matières qui nous occupent, ou qui les ont traitées avec quelque étendue. Une telle méthode abrège bien du chemin à quiconque veut aller aux sources. N'est-ce pas une chose intolérable, comme un savant père de l'Eglise le reprochait (1) à Rufin, que d'employer des citations vagues? Cette méthode est sans doute commode; mais elle est plus propre à dépayser qu'à instruire.

Nous nous servons souvent du terme d'essentiel, en parlant de l'intégrité et de la pureté du texte primitif hébreu; parce que les diversités de leçons qu'on pourrait puiser, soit dans les manuscrits hébreux ou dans les anciennes versions, soit dans les écrits des Juifs ou dans nos Bibles imprimées, seroient à un petit nombre, lorsqu'on les apprécie (2) suivant les

que tous les manuscrits qu'il put déterrer, y discute fort au long un grand nombre de diversités de leçons qui ne roulent la plupart du temps que sur des minuties grammaticales, telles entre autres que les lettres qu'escientes, pleines et défactives. Ce commentaire, qui est très-diffus, est, à non avis, un nouvel argument invincible de l'intégrité essentielle du texte hébreu imprimé.

(1) Ne me mittas ad sex millia librorum... sed ipsa loca nomina nec hoc mihi sufficiat, nisi eadem dicta ad verbum protuleris. S. Hieronymus, lib. II, Apolog. in Rufinum, oper. tom. IV, col. 405 et 405.

(2) Outre les exemples que j'ai donnés de ces diversités de leçons, je crois devoir en produire un

règles d'une sévère critique. Comme ces variantes ne tiennent ni à la foi, ni aux mœurs, ni à la suite de

autre. On ne saurait croire combien il importe de faire un bon choix de ces sortes de variantes, afin de ne s'en point laisser imposer ni par l'autorité des manuscrits ni par le suffrage des anciennes versions. Dans un de nos manuscrits hébreux de la bibliothèque de Casanate (in CC.), on lit aux Haphtaroth (ou parmi les leçons tirées des livres des prophètes et à l'usage des synagogues), Isaié, LXIII, 6: וְאַתְּמַרְתָּ וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא. — et conculebo ou confingam eos in ira mea. Cette leçon se trouve même appuyée de la version syriaque ainsi traduite: . . . et conculebo eos in ira mea. La paraphrase chaldaique a rendu la même idée par deux mots. Parmi les anciennes versions de nos polyglottes, il n'y a que l'arabe et notre Vulgate qui ont retenu la leçon du texte hébreu commun qui porte: וְאַתְּמַרְתָּ וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא. Et inebriabo eos in ira mea.

Un compilateur de variantes, qui prend pêle-mêle tout ce qu'il rencontre sous ses pas, ne manquera point de saisir avec empressement cette leçon du Ms. Il l'opposera au texte reçu, du moins tâchera-t-il par là de le rendre douteux. Ce n'est cependant qu'une misérable faute du copiste, qui a confondu un coph כ avec un beth ב, et qui a lu וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא, au lieu de וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא. Si l'on remonte même à l'origine de la leçon du syriaque, je ne doute point que l'on ne s'aperçoive d'une pareille méprise du copiste qui aura mis un dolath au lieu d'un risch comme portait probablement son Ms. (Cf. le P. Fabricy cité un mot syriaque qui, par ce seul changement d'un risch en un dolath, prend la signification de, inebriabo, au lieu de, conculecavi. M.)

En vain nous opposeront-on le texte chaldaique de Jonathan, fils d'Uziel: nous répondrons que, toute respectable qu'est cette paraphrase, sa autorité est infiniment au-dessous de la vérité hébraïque. L'on sait d'ailleurs que ce paraphraste chaldéen rend souvent son texte original d'une manière très-libre, sans même avoir égard aux hébraïsmes. Telle est en général la nature des versions chaldéennes: וְאַתְּמַרְתָּ וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא. Et inebriabo eos in ira mea. Et inebriabo eos in ira mea. Et inebriabo eos in ira mea. Et inebriabo eos in ira mea.

Mais ce qui prouve invinciblement qu'on ne doit guère compter sur la leçon de notre Ms., c'est que outre le témoignage de Théodotion et de Symmaque, qui ont conservé la leçon du texte hébreu: וְאַתְּמַרְתָּ וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא, la nature même du contexte du prophète en garantit l'authenticité.

Tout critique qui ignore le style prophétique fera bien des faux pas dans cette sorte de travail. Or quel de plus conforme au style des prophètes que la leçon en question, que tous les bons Mss. ainsi que toutes les éditions ont retenue? Pour rendre son langage plus animé et plus expressif, Isaié ne se contente pas de prédire aux nations que le Seigneur les détruira, qu'il les foulera aux pieds dans sa fureur, comme il le dit au verset 3 du même chapitre; mais en représentant la même image au verset 6, il met bien plus de vivacité, d'énergie et de force dans ses paroles,

l'histoire sacrée, nous concluons avec fondement que la vérité hébraïque est essentiellement pure et intégrée en quelque édition qu'on la prenne.

Enfin il dit: Je les enverrai (du vin) de ma colère. C'est comme si le prophète eût dit: Je leur ferai boire tout le calice de mon indignation jusqu'à la lie וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא. — et conculebo ou confingam eos in ira mea. Cette leçon se trouve même appuyée de la version syriaque ainsi traduite: . . . et conculebo eos in ira mea. La paraphrase chaldaique a rendu la même idée par deux mots. Parmi les anciennes versions de nos polyglottes, il n'y a que l'arabe et notre Vulgate qui ont retenu la leçon du texte hébreu commun qui porte: וְאַתְּמַרְתָּ וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא. Et inebriabo eos in ira mea.

Un compilateur de variantes, qui prend pêle-mêle tout ce qu'il rencontre sous ses pas, ne manquera point de saisir avec empressement cette leçon du Ms. Il l'opposera au texte reçu, du moins tâchera-t-il par là de le rendre douteux. Ce n'est cependant qu'une misérable faute du copiste, qui a confondu un coph כ avec un beth ב, et qui a lu וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא, au lieu de וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא. Si l'on remonte même à l'origine de la leçon du syriaque, je ne doute point que l'on ne s'aperçoive d'une pareille méprise du copiste qui aura mis un dolath au lieu d'un risch comme portait probablement son Ms. (Cf. le P. Fabricy cité un mot syriaque qui, par ce seul changement d'un risch en un dolath, prend la signification de, inebriabo, au lieu de, conculecavi. M.)

Si cette date est suivant le calcul ordinaire des Juifs, elle serait de l'an 1606; si elle indique notre ère vulgaire, il faudrait mettre cette vente à l'an 1566. Quoi qu'il en soit, le manuscrit ne me paraît point antérieur au XIV^e siècle. Il a cela de particulier que le livre d'Esther est à la tête des Mégilloth.

La matière nous oblige à ne point absolument passer sous silence la brochure que le savant M. Brunz vient de publier tout récemment: De libello contra Benjaminum Kennicot, sive theol. doct., etc., ejusque collatione Mss. hebraicorum nuper gallice editio epistola ad amicam. De anglico vertit usque ad eundem Benjaminum Kennicot adjecti Paulus Jacobus Brunz lubecensis. Romæ, 1772, typis Generosi Salomoni, in-8. pag. 61.

Nous voudrions bien pouvoir nous dispenser de dire ce que nous pensons de ces deux lettres; mais la manière avec laquelle on y entreprend de venger M. Kennicot ne nous permet point de déguiser notre sentiment, quelque estime que nous fassions d'ailleurs du savoir de M. Brunz.

A une critique près, bien fondée, de quelques inadvertances de l'ex-professeur en hébreu, méprises qui au fond sont très-étrangères à l'état principal de la question, et que nous avons même relevées en partie dans une de nos notes, ces deux lettres offrent bien des côtés faibles; aussi peut-on les attaquer victorieusement. C'est un tâche que nous laissons à remplir à M. D. M. et, aux dignes élèves de l'illustre abbé de Villefroy, si peu ménagés dans cette brochure. Réservez ce triomphe à nos savants hébraïstes de Paris et surtout à M. D. M., occupé d'un autre ouvrage contre M. Kennicot, ainsi que cet ex-professeur l'écrivait à M. Bjornstahl, le 26 février 1771.

Une chose qui nous a frappé, c'est de voir reproduire dans la lettre de M. Brunz certaines variantes qui assurément ne font point honneur à un critique aussi versé qu'il s'annonce dans la littérature hébraïque. Telle est entre autres (Pag. 51) la leçon qu'il nous donne (Exod. XXXII, 26): Et stetit Moses in porta castrorum et dicebatur (nomine Moysi) qui Je-

hove ad illum (Mosem) sine congreget, et congregabatur ad illum omnes filii Levi.

C'est ainsi que pour sauver une misérable variante que M. Kennicot a trouvée dans un de ses Mss. où il a lu מלא, ad illum, au lieu de מלא, ad me; M. Brunz vient nous paraphraser un passage des plus clairs dans le texte hébreu reçu et dans notre Vulgate. Quoi! le mot hébreu וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא, d-it il se prendre ici comme si c'était un verbe passif? Tout le contexte s'oppose évidemment à cette chimère. Tant il est vrai que pour excuser des erreurs manifestes d'un copiste ignorant, et que pour donner du crédit à ces sortes de bêtises, l'on se voit forcé de méconnaître les règles les plus triviales de grammaire, de substituer une nouvelle ponctuation à la seule vraie, de nous donner enfin une traduction toute louche, tout embarrassée et démentie par la nature du passage.

Que cette version est simple dans notre Vulgate! Quelle simplicité encore et quelle clarté dans le texte de Moïse! Or il est écrit et il est écrit du camp, et il est dit: Qui est pour le Seigneur (s'unisse) à moi; et aussitôt nous les enfants de Lévi se joignent à lui. וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא.

Voici une autre leçon qui ne mérite pas plus d'égard que la précédente. Au 1^{er} livre de Samuel, ch. XIII, 4, notre texte hébreu imprimé porte וְאַתְּמַרְתָּ וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא וְיֵשׁוּעָא. Et inebriabo eos in ira mea. Et inebriabo eos in ira mea. Et inebriabo eos in ira mea. Et inebriabo eos in ira mea.

David, pénétré de reconnaissance pour les honnêtes du Seigneur, compare ici l'éclat de son règne et le bonheur de sa maison à un soleil du matin sans nuages, à ces herbes des champs qui poussent échauffées par la chaleur et arrosées de la pluie. Cet homme de Dieu, sentant son propre néant, s'écrit aussitôt après: Mais ma maison (sans doute) n'était point telle devant Dieu qu'il dit faire une alliance éternelle, une alliance ferme et entièrement inébranlable, etc.

Tout est lié et suivi, comme on le voit, dans ce contexte. Mais, si nous admettons la variante que M. Kennicot a puisée dans un manuscrit, et que M. Brunz préfère mal à propos à la leçon reçue, il faut absolument faire disparaître la belle image que nous présente l'écrivain sacré. Le Ms. de M. Kennicot porte à la lettre: Exorietur Jehona sol, et inebriabo eos in ira mea. Et inebriabo eos in ira mea. Et inebriabo eos in ira mea. Et inebriabo eos in ira mea.

ritable prix des manuscrits hébreux : cette abondance ne serait bonne qu'à remplir les *porte-feuilles* d'un compilateur maladroit et sans goût. Le vrai critique ne fait cas de la quantité des diversités de leçons que par celle de leurs valeurs.

Il se présenterait ici plus d'une remarque à faire sur quelques endroits de nos mémoires où nous avons touché cette importante matière ; mais nous y pourrions revenir, lorsque le savant M. Kennicott aura publié sa grande collection. Nous avertissons seulement qu'en parlant surtout des travaux des modernes, nous

nie ? Enfin il traduit : *Exorietur (tanquam) sol Jehova*. Mais M. Bruns, qui, à l'exemple de M. Kennicott, s'inscrira sans doute en faux contre les règles de syntaxe posées par l'anonyme de Paris, et qui dira qu'elles n'ont été inventées que pour pallier des barbarismes et des fautes de copistes, ne sentira-t-il pas qu'il est forcé d'admettre ici ces sortes de règles. Ce *tanquam sol* ne suppose-t-il pas qu'il faudrait dans le texte hébreu *שמש* ? Il recourt donc à la particule *ו* ; et un peu plus haut [pag. 50, suiv.], peu s'en faut qu'il n'admette une enlâche d'affixe, un féminin pour un masculin [Lett. IV, 35], où il introduit *וְהוּא*, qu'il rend par *illam* ; autre variante dont je pourrais montrer facilement l'inutilité. Par cette méthode il n'y a pas de leçon ridicule qu'on ne puisse, en quelque façon, justifier dans les manuscrits hébreux les plus incorrects.

Finissons par une remarque dépendante du sujet. M. Bruns aurait dû ne rien laisser en arrière, ni passer rapidement sur ce qui concerne l'autre anonyme anglais qui a attaqué M. Kennicott, dans la Gazette hebdomadaire de Baldwin, imprimée à Londres, samedi, 18 janvier 1772, num. 536. [Baldwin Weekly Journal, Saturday, 18 Jan., etc.]

Ce qui a encore fait étonné, c'est la critique très-peu mesurée qu'il fait de l'article de nos savants journalistes romains [Feneridi letterarie di Roma, num. 5, il primo febbraio 1772, pag. 34, seq.], qui ont porté un jugement si rassés des travaux de M. Kennicott et des lettres de l'ex-professeur en hébreu. Etait-il nécessaire que ces habiles gens eussent entre les mains

avons tâché de ne jamais perdre de vue les règles de critique auxquelles le consentement unanime des plus habiles littérateurs semble avoir donné une espèce d'autorité irréfragable. Persuadés que tout écrivain qui s'ingère en critique de nos textes primitifs ne saurait être trop circonspect, nous avons été continuellement sur nos gardes, en nous défiant toujours de nos faibles lumières. Dans ces sortes de matières qui intéressent de si près les titres primitifs de la religion sainte, le moindre faux pas n'est jamais sans conséquence.

les Dissertations de M. Kennicott pour apprécier toute la valeur des objections et des remarques de l'anonyme de Paris ? Quoi ! les illustres auteurs de ces Ephémérides de Rome ignorent-ils ce que tous les journaux littéraires, toutes les nouvelles publiques ont répété cent fois, et ce que M. Kennicott lui-même ne cesse d'inculquer depuis dix à douze années dans tout ce qu'il a écrit de relatif à sa grande collection de variantes ? Ce docte Anglais n'a-t-il pas en vue de réformer notre texte hébreu imprimé d'après les manuscrits ? N'est-ce pas à quoi tendent tous ses travaux ? Ne regarde-t-il pas par conséquent nos éditions hébraïques, sans en excepter même aucune, comme très-fautives, comme ayant été faites sur des manuscrits assez récents et de peu d'autorité. Autrement que lui servirait-il de collationner tant de manuscrits, s'il croyait que nos premières éditions, celles entre autres de Complute, du cardinal Ximenes et de Venise, fussent très-correctes. L'anonyme de Paris a donc dit vrai, et les journalistes de Rome ne se sont pas trompés ; cela est clair et démontré. Renvoyons M. Bruns à notre IV^e mémoire et surtout à une de nos notes suivantes, dans laquelle nous donnons une analyse des lettres de l'ex-professeur ; note que les journalistes romains avaient sous les yeux quand ils travaillaient à leur article. Que M. Bruns, dont nous ne pouvons trop respecter la personne et les talents, nous permette de le dire : C'est faire une véritable querelle d'Allemand que d'attaquer de la sorte des savants si bien instruits de l'objet de l'entreprise de M. Kennicott.

DES TITRES PRIMITIFS DE LA REVELATION,

OU CONSIDÉRATIONS CRITIQUES SUR LA PURETÉ ET L'INTÉGRITÉ DU TEXTE ORIGINAL DES LIVRES SAINTS DE L'ANCIEN TESTAMENT ; DANS LESQUELLES ON MONTRÉ LES AVANTAGES QUE LA RELIGION ET LES LETTRES PEUVENT RETIRER D'UNE NOUVELLE ÉDITION PROJÉTÉE DE CE TEXTE COMPARÉ AVEC LES MANUSCRITS HÉBREUX ET AVEC LES ANCIENNES VERSIONS GRECQUES, LATINES ET ORIENTALES.

Avant-propos.

Les projets littéraires des savants sont restés plus d'une fois des siècles entiers sans qu'on les ait vu exécuter. Des difficultés qui en sont presque toujours

inséparables, des circonstances souvent peu heureuses n'en ont retardé que trop le succès.

Tel a été le sort du projet qui va nous occuper, et

qui a donné lieu à nos Considérations sur l'intégrité et la pureté du texte hébreu. Mais sous quelque aspect qu'on envisage ce projet, l'exécution n'en peut être qu'utile à la religion comme aux lettres, et non moins glorieuse pour son premier auteur que pour le savant qui le remplira dans toute son étendue et suivant les règles d'une sage et exacte critique.

Il y a bien deux cents ans que nos disputes de religion nous ont forcés à étudier les langues orientales, et à en approfondir le génie pour en faire l'application à la langue des anciens Hébreux. Cette étude, plus importante qu'on ne le pense ordinairement, a répandu des traits de lumière sur une infinité de passages de nos divines Écritures, et n'a pas peu servi à l'affermissement de nos dogmes.

S'il a été un temps qui exigeât que nous profitassions des découvertes de nos pères et des richesses littéraires que renferment nos nombreuses bibliothèques, le siècle où nous vivons, aussi éclairé qu'il l'est, le méritait par mille titres. Des motifs encore plus pressants demandaient que l'on ne perdit pas davantage de vue un projet qui, bien rempli, pourra jeter du jour sur plus d'un endroit de l'Ancien comme du Nouveau Testament ; mais ce qui doit surtout nous intéresser, c'est qu'il prêtera infailliblement à la religion des armes fortes pour confondre un erreur fondamentale de l'impie et du libertin touchant l'état actuel où se trouve notre original hébreu.

De l'inspection des manuscrits hébreux, comparés avec notre texte commun et avec les versions de la haute antiquité, il doit résulter un fait intéressant qui assure à nos divines Écritures toute leur intégrité essentielle : on ne peut donner une meilleure démonstration contre l'hypothèse de ceux d'entre nos prétendus philosophes modernes qui se refusent à l'autorité des livres saints sur le faux prétexte que les originaux de l'Écriture ont été essentiellement corrompus, et se trouvent encore de nos jours dans une confusion et un désordre extrêmes.

Ce n'est pas que nous soyons absolument dépourvus d'excellents ouvrages où l'on a montré tout le faux de ce système, et que l'on n'ait déjà fait valoir les grands principes qui doivent servir de base au projet de l'édition que nous avons en vue.

Tant que l'impie et le libertin n'osent se montrer à découvert, et que la religion fut respectée, la simplicité des mœurs des fidèles, toujours éclairée par les enseignements des ministres du Seigneur, suppléait abondamment à tout. Il n'y avait point à craindre le mélange du bon grain avec l'ivraie : le dépôt des livres saints se trouvait à l'abri de cette philosophie hantaine et licencieuse qui, sous prétexte de ne combattre que l'ignorance et la superstition, ose porter des mains sacrilèges jusque sur le sanctuaire, ne connaît plus aucune borne, et s'efforce de rompre les sacrés liens qui unissent l'homme à la société et à l'auteur de son être.

Pour ne rien dire des anciens temps, lorsque les Spiness, les Hobbes, les Clout, les Woolston, les

Tyndall, les Morgan, les Collins, les Yauin, les Bayle, les Toland, les La Mettrie, les Boinard, les Boullanger, les Fréret même, et les de Voltaire comme tant d'autres, non moins promoteurs de l'irréligion qu'enemis déclarés de nos saintes Écritures (1), ont eu la hardiesse de braver la foi, de s'inscrire en faux contre l'authenticité et l'intégrité des livres sacrés, de parer l'indécence, d'embellir le vice, d'amuser aux dépens de la vertu, des écrivains célèbres et religieux ont repoussé avec force les impuissantes attaques de tous ces licencieux auteurs. Le libertin a cru pouvoir impunément attaquer les points capitaux de toute religion, ôter à l'homme sa liberté et à Dieu sa providence, en venir même jusqu'à défendre l'athéisme ; mais notre siècle et le précédent entre autres, qui ont été témoins des excès d'une philosophie si déréglée, ont vu paraître des savants apologistes de la religion sainte, si hautement outragés dans ce qu'elle a de plus sacré. Tels ont été les Huet, les Abbadié, les Pascal, les Cudworth, les Clarke, les Bossuet, les Addison, les Stackhouse, les Doddé, les Jaquet, les Warburton, les le François ; tels aussi les Tournon, les Ansaldi, les Valsocchi, les Planchet et les Bergier, sans parler d'une foule d'autres assez connus (2) qui ont fait et font encore l'ornement et la gloire de la république des lettres.

Si l'incrédulité renouveau, même de nos jours, tous ses efforts pour détruire l'autorité de nos saints livres et la sainteté de nos dogmes, convenons aussi que la religion tant naturelle que révélée ne trouva jamais plus de défenseurs qu'elle n'en a aujourd'hui. On ne saurait trop multiplier ces sortes d'ouvrages ; ils arrêtent tôt ou tard le malheureux progrès de tant de productions affreuses, dans lesquelles l'indécence et la grossièreté marchent souvent à côté de l'irréligion la plus marquée.

Scripta
Infelicitibus ustulanda lignis.
Pleni raris et infelicitarium
Annates Volusii, etc (3).

Des critiques hardis et présomptueux, à force de vouloir tout analyser, tout discuter et tout sonder, tentèrent-ils d'obscurcir, d'ébranler, d'anéantir même des vérités importantes ; leurs innovations dangereuses sur le dogme de la création, la naissance des sociétés civiles et religieuses, l'origine des lois et des cérémonies judaïques, leurs erreurs sur une partie du canon tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, leurs entreprises presque continuées sur quelques

(1) Voyez Joan. Georg. Walchius, *Miscellanea sacra*, exerr. VI, de Antiscripturariis, edit. Amstelæd. 1731, pag. 145 seqq.

(2) Voy. Joan. Albertus Fabricius, *Delectus argumentorum et Syllabus scripturam qui veritatem religionis christianæ adversus epicureos, etc., lucubrationibus suis assueverunt*. Hamburgi 1725, passim.

(3) Catullus in annales Volusii, carmen 56, oper. ad unum Delphin. edit. Paris. 1685, pag. 45, seqq.